

Enjeux épistémiques

= enjeux relatifs à la connaissance du lien entre individu et communauté

I) **Connaît-on l'individu par sa communauté ou la communauté par ses individus ? L'appartenance communautaire d'un individu n'empêche-t-elle pas de le (re)connaître comme individualité ?**

PB : N'y a-t-il pas un risque de réduire l'individu à son appartenance communautaire, à être un simple exemplaire ou un échantillon ? Ou au contraire un risque de réduire la communauté à un cas particulier, tenu pour symbole ?

La (supposée) appartenance communautaire peut être un moyen de classement ou de typification, au risque de favoriser des préjugés. Mais n'est-ce pas indispensable pour s'orienter dans la vie sociale ? (cf. l'excursus sur Georges Simmel, « Comment la société est-elle possible ? » : un *a priori* de la société, c'est précisément de percevoir chacun d'abord en fonction d'un type (genre, nationalité, profession... On ne pourrait s'orienter dans la vie sociale en ne postulant que l'individualité radicale de chacun).

Wharton

Les individus comme *spécimen* sociaux... ou non

Les spécimens désignent les membres d'une espèce, interchangeableables comme tels. On les reconnaît à certains caractères (manières de se vêtir, etc.).

p. 25 : les camarades de NA sont désignés comme des *spécimens* : « Par sa culture intellectuelle et artistique, le jeune homme se sentait nettement supérieur à ces spécimens choisis dans le gratin du vieux New York ».

Ellen est aussi vue comme un *spécimen* représentatif d'autres communautés, à savoir de la bourgeoisie cultivée européenne par exemple (elle est, selon Mrs Welland, « complètement européanisée » p. 155). Mais NA la voit d'abord comme une individualité originale, inclassable. Elle est *hors* communauté avant d'être d'une *autre* communauté. Il considère qu'elle a choisi d'habiter un « bizarre quartier » (p. 83), elle porte un parfum inconnu qui « l'intriguait » (p. 86), elle a une liberté de parole qui le choque au premier abord (p. 35), etc.

Eschyle

Dans nos deux tragédies, des individus (en l'occurrence Étéocle et Pélasgos) sont censés représenter les valeurs grecques face à des menaces barbares, notamment la piété et la justice.

Suppliantes, p. 64 : « C'est toi, la cité ; c'est toi, le Conseil ; [...] tu es le maître de l'autel, foyer commun du pays » ; « deviens un pieux proxène » (p. 66) [les Danaïdes à Pélasgos].

Sept : Étéocle se présente dès ses premiers mots comme le défenseur des dieux et de la piété (il invite les hommes à « porter secours à la cité, aux autels des dieux du pays » p. 143), le défenseur de sa cité contre les barbares, contre ceux qui ne parlent pas « le vrai parler de Grèce » (p. 145), le défenseur de la « Justice » (« Voilà en quoi j'ai foi » p. 163).

Spinoza

Le thème de la connaissance est très important dans le TTP. Cependant il ne s'agit pas de la connaissance de l'individu ou de la communauté, mais de la connaissance naturelle (par la raison) ou révélée (par la religion) des choses.

Chez Spinoza, une fois dépassé l'état de nature, l'individu est appelé à faire partie du « corps » de la communauté et à obéir à ses lois. Malgré tout, il reste une part de lui irréductible aux autres, singulière, que les autres ne peuvent pas connaître, et qui correspond à sa liberté de pensée.

Excursus

Simmel, *Sociologie*, 1908

Autrui : une individualité ou une simple fonction sociale ?

« Comment la société est-elle possible ? »

GS s'emploie à dégager « les formes *a priori* de la socialisation ». Le terme d'*a priori* n'a rien de négatif. Il renvoie à des formes de la relation sociale qui existent nécessairement, que l'on peut dégager indépendamment de toute expérience (*a posteriori*).

1^{er} *a priori* : La typification d'autrui comme condition de possibilité de la société

Le 1^{er} *a priori* est de considérer l'autre à partir de catégories sociales : « Pour connaître un homme, nous ne le voyons pas en fonction de sa pure individualité, mais <à partir du> (...) type général auquel nous supposons qu'il

appartient » (*Sociologie*, PUF, p. 68), par exemple comme membre d'une église, d'un parti, d'une famille, d'une nation, etc.

Argument à l'appui de cet a priori : d'une part, le savoir de l'individualité de l'autre est impossible, d'autre part nous ne pourrions pas agir socialement, nous orienter dans les relations sociales, sans nous appuyer sur des généralisations.

2^e a priori : La conscience qu'autrui est toujours plus que son rôle social

Le 2^e a priori réside dans le fait que nous présupposons, nous savons toujours qu'autrui est *plus* que son type ou son rôle social, qu'il ne se réduit pas à cela. Dans certains cas, ce « plus » nous intéresse particulièrement : on veut un ami et pas juste un collègue par exemple. Dans d'autres cas, il nous indiffère, comme dans les relations purement fonctionnelles (je vais chez le garagiste pour réparer ma voiture).

Chacun est donc à la fois dedans/dehors, un être social et un produit de la société, mais aussi doté d'une capacité de se distinguer de son être purement social.

« La socialisation place l'individu dans une double position : il fait partie de la société en même temps qu'il la voit de l'extérieur, il est un membre de son organisme alors qu'il est lui-même une totalité organique close, un être pour elle et un être pour soi » (p. 75).

Selon les situations, on perçoit l'autre plutôt sous l'angle de son individualité ou sous l'angle de son statut/appartenance sociale (comme par exemple Ellen Olenska chez Wharton) ; mais ces deux déterminations sont toujours coprésentes, à divers degrés.

II) Connaît-on mieux la communauté de l'intérieur ou de l'extérieur ?

Wharton

Entre connaissance interne (par les usages) et externe (par le regard étranger)

NA connaît parfaitement les usages de sa communauté car il les maîtrise. C'est une connaissance incarnée, une connaissance pratique, un *habitus*. Ellen, au contraire, ne connaît pas NY et ses usages, on le lui reproche souvent. Mais d'un autre côté, elle est la seule à pouvoir un regard distant et objectif sur ce « petit monde » : cf. p. 91 : « elle lui rendait le premier de leurs services mutuels en lui faisant voir sa ville natale objectivement. Vu ainsi, comme par le gros bout d'un télescope, NY semblait singulièrement petit et distant : c'est ainsi qu'on l'aurait vu de Samarcande. »

Spinoza

La connaissance de soi est généralement impossible

« Cela est attesté ainsi par l'Écriture. Dieu, après avoir prédit à Moïse qu'après sa mort le peuple ferait défection au culte divin, ajoute : « car je connais l'appétit du peuple et ce qu'il combine aujourd'hui, alors que je ne l'ai pas encore conduit à la terre que j'ai promise. » Et un peu après Moïse dit au peuple même : 'Car je connais ta rébellion et ton insoumission. Si, alors que j'ai vécu avec vous, vous avez été rebelles contre Dieu, vous le serez encore bien plus après ma mort.' Et effectivement la chose arriva, comme on sait. » (p. 41-42).

Toute connaissance des choses extérieures est partielle

« Toutes les fois donc qu'une chose nous paraît ridicule, absurde ou mauvaise dans la nature, cela vient de ce que nous connaissons les choses en partie seulement et ignorons pour une grande part l'ordre et la cohésion de la nature entière et voulons que tout soit dirigé au profit de notre raison ; alors que ce que la raison prononce être mauvais n'est pas mauvais au regard de l'ordre et des lois de toute la nature, mais seulement au regard des lois de notre nature seule. » (p. 69)

La connaissance totale de la communauté correspond au point de vue de Dieu

« Cela est attesté ainsi par l'Écriture *. Dieu, après avoir prédit à Moïse qu'après sa mort le peuple ferait défection au culte divin, ajoute : 'car je connais l'appétit du peuple et ce qu'il combine aujourd'hui, alors que je ne l'ai pas encore conduit à la terre que j'ai promise.' Et un peu après Moïse dit au peuple même : 'Car je connais ta rébellion et ton insoumission. Si, alors que j'ai vécu avec vous, vous avez été rebelles contre Dieu, vous le serez encore bien plus après ma mort. » Et effectivement la chose arriva, comme on sait.' (p. 138) Dieu connaît son peuple, et Moïse le connaît d'après la révélation que lui en a faite Dieu.

Malgré tout la science demeure un moyen de connaissance de la communauté

Le philosophe qu'est Spinoza dévoile, par la connaissance des causes, les mécanismes (psychologiques, sociologiques, religieux...) de formation et de dissolution de la communauté (notamment des Hébreux). Prétention à les connaître mieux qu'ils ne se connaissaient.

Eschyle

Le regard des femmes de Thèbes, semi-étrangères à leur propre cité est éclairant

Étéocle leur reproche leur passion qui les empêche de considérer la situation avec objectivité ; elles se croient déjà perdues. D'un autre côté, elles ont l'expérience de la souffrance, elles ne cachent pas les malheurs de la guerre. On peut considérer qu'elles révèlent à tous ce que des postures et « valeurs » héroïques, guerrières, tentent de

caché. Cela en raison de leur position particulière : elles sont dedans et pourtant, dans une certaine mesure, dehors.

Excursus

Simmel, « Excursus sur l'étranger » (*Sociologie*, 1908)

Selon GS, l'étranger vient d'ailleurs, mais il reste. Il est à la fois *proche* et *distant*. Cela en fait, potentiellement, un **homme objectif** : il n'a pas les mêmes attaches, il voit de dehors. Il a moins de préjugés, il n'est pas entravé par la coutume (du moins pour ce qui concerne son action dans la communauté d'accueil !). Ex. des villes italiennes qui faisaient venir leurs juges de l'étranger pour garantir l'impartialité du jugement.

L'**étranger** doit ici être distingué du **vagabond** (il est seulement de passage, itinérant, il ne reste pas) et du **barbare** (il est tenu pour trop différent pour que l'on puisse entrer en relation avec lui : il est juste dehors, sans être en même temps dedans).

III) Le rôle du savoir et de l'ignorance dans la cohésion de la communauté

Wharton

Le lien communautaire, un dosage fin de lucidité et d'ignorance (parfois feinte...)

p. 239 : « Le vieux NY d'Archer tolérait l'hypocrisie dans les relations privées, mais en affaires, il exigeait une honnêteté complète et inattaquable ». Y aurait-il des règles différentes pour une communauté économique ou une communauté affective ?

p. 92 : « On ne désire donc pas savoir la vérité ici ? La solitude, c'est de vivre parmi tous ces gens aimables qui ne vous demandent que de dissimuler vos pensées ». La communauté reposerait sur le fait de se cacher certaines choses.

p.61-62 : il existe une différenciation des positions relativement au savoir dans la communauté maritale : le lien marital est susceptible de devenir une « morne association d'intérêts matériels soutenue par **l'ignorance** d'un côté <l'épouse qui ignore les trahisons du mari> et **l'hypocrisie** de l'autre <le mari qui fait semblant d'être fidèle> ». Ou le contraire.

p. 61 : la stabilité et la pérennité de la société du vieux NY repose sur le « plaisant déguisement des inexorables conventions », donc sur un manque d'authenticité.

Eschyle

Le savoir comme privilège de quelques-uns

Dans les *Sept contre Thèbes*, p. 144 : le devin « pèse les signes prophétiques avec une science qui n'a jamais menti ». La communauté, ignorante, s'en remet à lui, a besoin de lui.

Spinoza

Le savoir comme privilège de quelques-uns

Normalement, rappelle le prophète Malachie, « Les lèvres du pontife gardent la science et la loi ne sort que de sa bouche, car il est l'envoyé de Dieu » (p. 148-140). Or, en réalité, quand les pontifes eurent joint au pontificat le droit du prince, ce privilège fut corrompu et dégénéra, si bien que « le sens vrai et l'interprétation des lois se corrompirent » (p. 148).

Les conflits liés au partage inégal du savoir

Chap. XVII : Chez les Hébreux, suite à une décision de Moïse, une des tribus d'Israël (celle des Lévitites) reçoit le privilège d'interpréter les lois divines (vie d'étude) – mais elle n'exerce pas le pouvoir temporel. Il y a division du pouvoir entre autorité spirituelle et temporelle. Mais cela est imparfaitement accepté et suscite jalousie et révoltes de ceux « criant » « qu'ils étaient également saints » (p. 137)

Cela risque également de contribuer à constituer « un État dans l'État » (avec un conflit entre pouvoir politique et pouvoir intellectuel), p. 139.

La cohésion de la communauté est favorisée par un savoir partagé

Chap. XX : Si on interdit la liberté de penser et de s'exprimer, ce sera un frein à l'avancement des sciences et des arts (p. 198) ; on encouragera l'« adulation » et la « perfidie » (p. 199), ainsi que le fanatisme (p. 201) et donc finalement la dissension. Or le fanatisme religieux repose sur une forme d'ignorance.

De même la superstition est un ferment de dissension. Elle naît de la crainte (p. 41-44), qui elle-même vient d'une méconnaissance, d'une ignorance, qui rend les superstitieux manipulables.